

Les Inrockuptibles n° 450
mercredi 14 > mardi 20 juillet



© Courtesy Schipper & Krome

L'art de **Carsten Höller** vrille les certitudes et la puissance de la raison. La preuve par l'absurde dans une nouvelle expo schizo à Marseille.

Par Judicaël Lavrador

extension du domaine de l'hallu

La critique a taillé à Carsten Höller une blouse blanche de savant fou. Il en a les références (un doctorat en agronomie et en entomologie), plus cette pensée audacieuse et emportée, tendue vers l'expérimentation. Surtout, ses dispositifs eux-mêmes gardent les traces de ses années passées au labo, au point qu'on a beaucoup dit qu'il faisait des salles d'expo des espèces de paillasses géantes où sont testés les comportements et les réactions du spectateur. Sur le gril, il devient cobaye en même temps qu'autoanalyste. Rien de chirurgical, le docteur Höller ne sonde que les comportements. Dans des situations à risques, voire devant des objets piégés. A l'image des bonbecs qu'il laisse traîner juste à côté d'un câble électrique ou du vélo censé exploser au premier coup de pédale. "Pièges pour enfants", ces jeux énigmatiques et sadiques du début des années 90 ont laissé place à des dispositifs plus complexes, où le spectateur observe des cochons ou entend des poules pondueuses, glisse sur des toboggans multipistes, s'aveugle à la chaleur de spotlights irradiants, ou louche à travers des lunettes à vision inversée.

On croit alors tenir l'artiste idéal pour croiser l'art et la science, pour mêler les protocoles de l'une et l'aura de l'autre. Sauf que Carsten Höller a d'ores et déjà mis le holà dans une ancienne interview : "C'est très à la mode de tenter d'établir un dialogue entre l'art et l'architecture, l'art et le design ou l'art et la science. Mais ça ne m'intéresse pas. Ce genre de dualisme et cette dialectique ne valent rien. Je préfère le principe du "et... et..." à cette banalité de la dualité." Il prend alors le temps de rappeler le plus simplement du monde qu'il a aussi été "un enfant, un automobiliste et plein d'autres choses encore". Et croise en effet toutes ses existences parallèles, histoire d'échanger les rôles et les identités. En 1999, par exemple, il installe un terrain de sport au Kunstwerke de Berlin, incitant les adultes à agir en vrais mômes et à se lancer dans des parties de ballons. Devenir >>>

Y.
Feux de la rampe ?
Cyclotron high-tech ?
Machine à remonter
le temps ? Cette
installation
spectaculaire mais
assez cheap en y
regardant bien, fait
du spectateur un
Narcisse survolté.
Et un lcare moderne :
les yeux brûlés vifs,
on redescend vite
par le petit bout
de la passerelle
après avoir admiré
notre image
démultipliée
à l'infini. Miroir,
mon beau miroir...

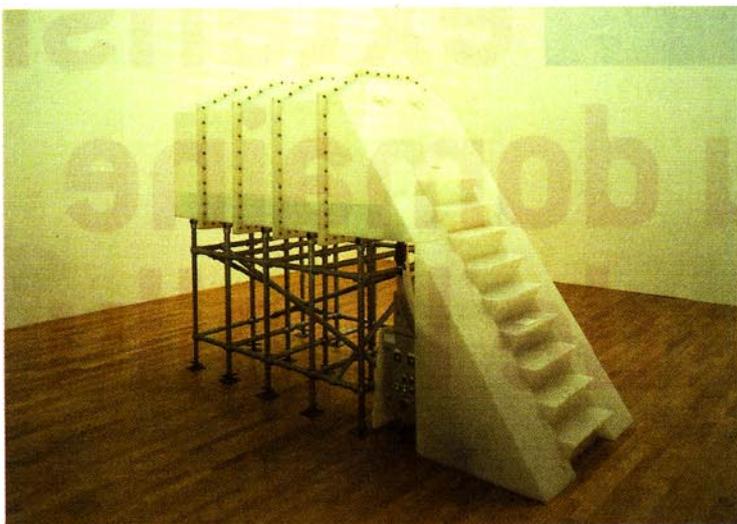
© Courtesy Thyssen-Bornemisza Art Contemporary

ORANG-OUTAN. Hyperréaliste, cette sculpture simiesque fait partie d'une meute d'animaux en résine. Facile de faire le rapprochement avec le passé d'entomologiste de Carsten Höller. Qui avoue pourtant ici sa perplexité totale face au monde animal. De fait, la présence de cet orang-outan, à la silhouette si quelconque, demeure génialement incongrue dans une salle d'expo d'art contemporain.



PSYCHO-TANK

Mode d'emploi : après s'être déshabillé, se glisser à l'intérieur de la cabine (tout seul ou en couple), s'étendre de tout son long dans l'eau chauffée à 34° et très salée, fermer les yeux. Flotter. Avec cette baignoire zen, Carsten Höller liquide les limites de la perception sensorielle et tient le spectateur en apesanteur. Au sens propre.



© Courtesy Galerie Air de Paris

>>> enfant, mais aussi, plus jouissif encore, devenir autre. Du *You* en 1994 étalait dans l'espace d'expo les différents outils hallucinatoires, d'ordre biologique ou artistique. Une sorte de rationalisation paradoxale du bonheur, accessible sur commande en quelque sorte.

On peut alors aussi voir l'art de Carsten Höller à travers ce rêve d'accéder à une conscience amplifiée de son corps et de ses sensations. Ses installations plongent en effet le spectateur dans un état second où l'esprit divague et le corps titube.

L'année dernière déjà, au musée d'Art contemporain de Marseille (Mac), on s'était incendié les yeux à force de bronzer devant le *Light Corner*, un mur d'ampoules jaunes survoltées. Même effet électrique lors de la biennale de Lyon avec le *Neon Circle*, une espèce de prison lumineuse ronde et blanche. Ou encore avec ce mur de spotlights sautillants qui donnent l'impression qu'une balle bondit d'un bout à l'autre. Et vous laissent seul dans l'espace avec votre rétine qui refuse de plus rien voir. Sinon des taches volatiles et des images illusoires.

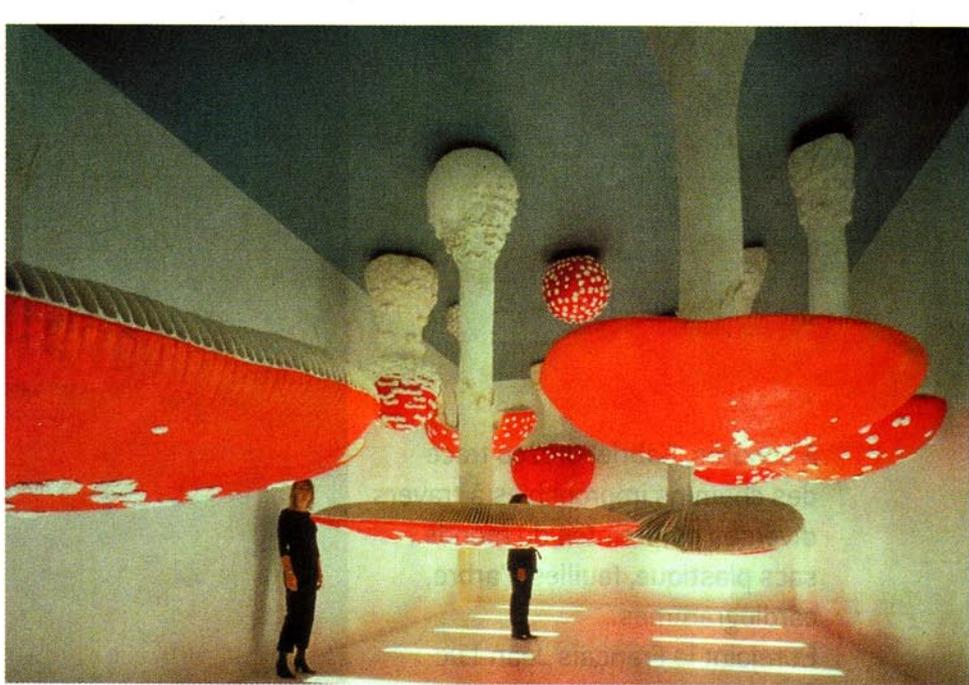
Extension du domaine de l'hallu : au Mac, cette année, Carsten Höller redéploie cette gamme d'effets surprises mais les diversifie. D'abord, la BO de l'expo, diffusée dans la première salle, est une petite musique tout en hoquets et claquements de langues qui se répercutent dans tous les sens. Le son est inlocalisable. Et l'espace s'avère indéchiffrable. Tout vient entraver la marche en avant, et souvent pressée, du spectateur. Höller a ainsi ménagé des haltes dans de véritables sas de décompression qui sont en même temps des salles d'observation : de soi-même, de son propre corps et de son comportement à l'épreuve d'une gamme complète d'écosystèmes étranges. A commencer par celui de la salle de bains de mer : une fois entièrement dévêtu, à poil au

Carsten Höller transforme les salles d'expo en espèces de paillasses géantes où sont testés les comportements et les réactions du spectateur.

musée donc, on s'allonge en effet dans une cabine remplie d'une eau hautement salée. Après s'être senti flotter, on prend sa douche, on rouvre la porte, fermée à clé au préalable, et on passe à la chambre d'hôtel. Là, la moquette, le lit et la télé sont au plafond parce qu'on a chaussé les casques à vision inversée, proposés à l'entrée. Du coup, on a du mal à trouver le minibar et encore plus à accepter de rester là pendant huit jours, comme le voudrait pourtant le protocole.

Huit jours, c'est en effet le record d'un certain George Stratton, un drôle de professeur du début du siècle, qui s'aperçut, au bout du compte, qu'il corrigeait de lui-même le chamboulement optique. Et Carsten Höller d'en profiter aujourd'hui pour défendre cette perception du monde cul par-dessus tête : "Quand on voit le monde à l'envers, on perçoit le monde réel, parce que l'image imprimée sur la rétine est inversée avant que le cerveau ne la rétablisse à l'endroit." En 2000, dans *Upside down Mushroom Room*, l'artiste avait directement plaqué au plafond des sculptures de champignons géants. Cette fois, les pièces gardent les pieds sur terre, pour se laisser voir dans les deux sens. N'empêche, avec ou sans lunettes, le spectateur voit double. Et pas seulement dans cette salle où, filmé à la caméra infrarouge, on se voit soi-même en léger différé, sur un écran. Car, c'est l'expo tout entière qui louche.

Exploitant à merveille l'architecture étrangement symétrique du lieu, Carsten Höller dédouble en effet tous les dispositifs. Une manière de "plier l'exposition", selon son expression. D'en faire un lieu qui interdit paradoxalement toute progression, un espace limite cauchemardesque de stagnation, de retour au même. Un lieu qui se referme sur le spectateur. A droite et à gauche, d'un côté et de l'autre du musée, les salles sont identiques, ou



UPSIDE DOWN MUSHROOM ROOM

La tête à l'envers, les champignons sont ici à la hauteur de leur réputation. Allusion à peine voilée à la drogue, à ses effets hallucinogènes et euphorisants, cette fameuse installation renvoie aussi au monde du merveilleux et de l'enfance. Inversés, surdimensionnés et alléchants, les paradis artificiels sont cependant piégés : attention champignons pas comestibles.

plutôt symétriques, la disposition des pièces étant inversée. Il faut un certain temps pour le comprendre. Le temps de traverser l'espace dans sa largeur. Ce qui n'est pas une mince affaire, car pour arriver de l'autre côté, il faut avancer à tâtons dans un labyrinthe obscur, ou bien traverser des portes automatiques tapissées de miroirs. Elles s'ouvrent et se referment sur des sas identiques : devant et derrière, dans les deux sens, on est poursuivi ou arrêté par son propre reflet, démultiplié à l'infini.

Plus qu'un état extatique, le travail de Carsten Höller induit donc d'abord une grande perplexité. Celle dont l'artiste avoue être pénétré. Pourtant, des installations aux projets pour l'espace public, des sculptures aux films, en passant par ses projets architecturaux, sa production est pléthorique et avance à une cadence infernale. Lui-même taxe son haut régime de création de "production hystérique". Un mode de travail qui implique de faire plusieurs œuvres à la fois, d'être sur tous les fronts, de ne pas se vouer exclusivement à la réalisation d'un grand œuvre. Or, il s'agit précisément à ses yeux "d'être plus confus, moins clair et moins prétentieux". Ainsi, dans son catalogue au titre programmatique, *Register*, l'artiste tient un inventaire de ses œuvres quasi exhaustif, y incluant celles dont il n'est pas fier, les peintures de ses débuts, "les erreurs et les choses qui ne mènent à rien". Sans qu'il y ait là la moindre coquetterie. La preuve avec cet aveu confié à Hans Ulrich Obrist, curateur de son exposition à l'Arc en 1999 : "En mélangeant les bons et les mauvais travaux, j'espérais arriver à ce point où il n'est plus tellement question de ce que vous avez sous les yeux, ou de ce qui a été fait, mais bien de ce doute en tant que tel, du doute qui vous taraude quand vous produisez ces pièces."

A l'inverse du modèle de l'artiste visionnaire et prophète, Carsten Höller évolue dans les méandres de la confusion et les sables mouvants de la perplexité.

A l'inverse du modèle de l'artiste romantique, visionnaire et prophète, Carsten Höller évolue donc dans les méandres de la confusion et dans les sables mouvants de la perplexité. En 1999, il circule ainsi à Anvers à bord de son *Laboratoire du doute*, une banale Mercedes grise pour partir à la recherche d'une forme d'expression de l'incertitude. Ironie de l'histoire, les haut-parleurs greffés sur le toit ont vite été démontés, l'artiste ne sachant pas quoi dire pour crier ses propres doutes. De fait, il s'agit toujours moins pour lui de donner une forme à l'hésitation, à la perplexité ou à l'incertitude, mais bien plutôt d'expérimenter des situations qui laissent l'entendement dans le noir le plus total.

Du coup, les dispositifs prenaient souvent la forme d'un spectacle réellement prenant. Or au Mac, aux côtés d'œuvres saisissantes, d'autres, d'un impact plus secret ou plus énigmatique, se font aussi une place. Moins technologiques, celles-ci apparaissent presque comme un hommage rendu à une lignée d'illusionnistes en tout genre. A l'image de la projection d'une diapo à travers un disque rotatif : un truc de fête foraine qui suffit à animer légèrement le portrait d'un boxeur. Sans parler des *Rayures de Zollner*, de vraies fausses lignes parallèles peintes au mur de la dernière salle. Comme si Carsten Höller jouait et répétait des petites illusions vieilles comme le monde pour mieux tordre les certitudes contemporaines. ||

Une exposition à Marseille, jusqu'au 17 octobre au Mac, 69, avenue d'Haifa, Marseille, tél. 04.91.25.01.07.

Genesis sculpture-Expérience Pommery #1, jusqu'au 15 octobre au Domaine Pommery, 5, place du Général-Gouraud, Reims, tél. 03.26.61.62.56.